

# ALLEMAND

## ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT VERSION

**Alain Leduc, Christine Meyer, Béatrice Pellissier, Stéphane Pesnel**

**Coefficient : 3 ; Durée : 4 heures**

252 candidats ont composé en 2002 contre 283 candidats en 2001. On constate par rapport à la session précédente une répartition assez similaire des notes, avec 29% des copies situées entre 13 et la note maximale (24% en 2001), 40% des copies situées entre 06 et 12 (38% en 2001) et 31% des copies situées entre 01 et 05 (38% en 2001). Dans la frange supérieure, les notes sont cependant montées beaucoup plus haut, puisque le jury a attribué 26 notes comprises entre 16 et 18, alors qu'à la session précédente la meilleure note avait été 16. Cette poussée vers le haut des bonnes prestations et l'amélioration de la moyenne générale s'expliquent par une conjonction, favorable aux candidats, entre leur niveau, la qualité de la préparation reçue et le choix d'un texte qui leur a semblé plus accessible parce que ressortissant à une prose littéraire « classique » dont ils maîtrisaient mieux les ressorts et la langue que ce ne pouvait être le cas dans la prose contemporaine. Globalement satisfait des résultats de cette session, le jury tient toutefois à préciser que les candidats doivent être préparés à affronter dans cette épreuve de traduction des textes littéraires d'horizons très divers du point de vue de l'inspiration, de la thématique, de l'écriture et même de la datation : en principe, et ce dans un esprit de continuité par rapport à la pratique des jurys précédents, les textes de version sont susceptibles d'être choisis dans une frange temporelle allant du XIX<sup>e</sup> siècle (sous réserve que la langue n'y soit pas excessivement archaïsante) à l'époque contemporaine.

Le texte à traduire cette année était tiré d'un roman de Stefan Zweig, *Ungeduld des Herzens*, connu en France sous le titre *La Pitié dangereuse*. L'extrait nous montre le héros, l'officier Anton Hofmiller, relisant, bouleversé, au cours d'une nuit d'insomnie, un conte des *Mille et une Nuits* qui lui rappelle crûment sa propre situation. Le jury a veillé à ce que l'extrait possède une véritable autonomie et les éventuelles allusions au contexte de l'œuvre n'ont, dans l'ensemble, pas posé de problème – excepté pour les rares candidats qui n'ont pas compris que Kekesfalva était un nom propre.

Le passage ne comportait pas de grosses difficultés syntaxiques ni même lexicales. Il demandait en revanche aux candidats de bonnes qualités de style et une certaine capacité d'empathie littéraire de manière à rendre la tension émotionnelle qui marque l'ensemble du passage et le tempo lyrique propre à l'écriture de Zweig. Le nombre assez important des notes élevées prouve que de nombreux candidats ont su entrer dans le jeu et proposer des traductions à la fois fluides et captivantes.

Il n'en demeure pas moins que la traduction est avant tout un exercice de précision. Si dans quelques cas l'idiomatisme de la phrase allemande pouvait rendre nécessaires quelques prises de liberté, par exemple pour traduire « etwas Vernünftiges », « nach irgendeiner Lektüre » ou encore « der Rücksichtslose, der Mitleidlose » (et, de façon générale, les nombreux adjectifs substantivés présents dans l'extrait), le jury n'a pas eu d'indulgence pour les imprécisions ou les omissions non justifiées. Les fautes consistant à traduire « verzweifelt » comme un adjectif, « hilflos » par « sans secours », « die Anfangsgeschichte » par « le début de l'histoire », « am Wege » par « sur le chemin » ont ainsi été sanctionnées comme il se doit, c'est-à-dire comme des contresens.

Les erreurs de construction ont donné lieu à la même sévérité et ce d'autant plus que le texte n'offrait pas un nombre important de difficultés dans ce domaine. Si la plupart des candidats ont bien rendu la relative « deren ich mich... verworren erinnerte », plus de la moitié ont donné à « wie » dans « hatte ich...gesehen, wie » un sens descriptif (« comment », « la manière dont ») et les trois quarts n'ont pas compris la structure de la séquence « Mit der ganzen Blitzhaftigkeit... Kekesfalvas Gesicht geliehen » ; ici, une analyse syntaxique un peu minutieuse aurait permis d'éviter les nombreux contresens sur « verstehen zu » ou les « stratégies d'évitement » portant sur « sonst nur ».

Sur le plan purement lexical, le jury s'est montré indulgent pour les candidats qui n'ont pas su traduire correctement « lahm », « huckepack », « Schenkel » ou « gescheitelt » – à condition bien sûr que la traduction proposée n'apparaisse pas comme un non sens dans le contexte. Quelques confusions « traditionnelles » doivent ici être rappelées : « jener » ne signifie pas « chaque » (« jeder ») ; « aufschrecken » (« sursauter ») n'est pas synonyme de « erschrecken » (« être saisi d'effroi ») ; « merkwürdig » est un faux ami qu'il faut traduire par « étrange », « curieux » ou « bizarre » ; « scheinbar » implique l'idée d'apparence trompeuse et ne saurait donc être rendu par « apparemment » (« anscheinend ») ; « sitzen » doit absolument être différencié de « sich setzen » : traduire « ihn gesehen, wie er dann... saß » par « je l'avais vu s'asseoir » est un contresens ; « sonst », enfin, avait dans l'extrait le sens de « généralement », « d'habitude » et non de « sinon ».

Pour conclure, nous attirons l'attention des candidats sur la nécessité d'une maîtrise correcte de la langue française. Même si le passé simple est de moins en moins utilisé dans la langue courante, chacun sait pourtant qu'il est un des temps privilégiés de la littérature, et il est donc inquiétant de trouver dans une copie de concours d'entrée à l'E.N.S. des barbarismes tels que « je lisai » ou « je saisisai ». Outre la conjugaison, l'usage des temps et des modes s'est plus d'une fois révélé défaillant : les premières phrases du texte ont ainsi souvent été traduites à l'imparfait, alors que le caractère unique de l'événement relaté exigeait clairement le passé simple. Le « könnte » de la deuxième phrase ne pouvait pas être rendu par « puissent » qui est un subjonctif présent. Le passé (attention à la concordance des temps et des modes) exigeait ici le conditionnel « pourraient » ou éventuellement le subjonctif imparfait « pussent ». La traduction de la séquence « und ist nicht mehr abzuschütteln » a trop souvent donné lieu à d'inélégantes ruptures de construction, du type : « et on ne peut plus le faire tomber ». De manière générale, nous appelons les candidats à un usage plus rigoureux de la virgule. Sur ce point, l'allemand diffère largement du français, notamment en ce qui concerne les propositions relatives. Rien ne justifiait, par exemple, dans la phrase : « [...] de

ce jeune homme qui voit un vieillard paralytique... » qu'on mette une virgule avant « qui » ; c'est même un faux-sens dans la mesure où le groupe nominal « ce jeune homme » n'est pas dans ce cas un complément d'objet autonome et qu'il a besoin de faire corps avec la relative pour prendre tout son sens.

#### Proposition de traduction

Mais ce soir-là, à la fois fatigué et à bout de nerfs, incapable de dormir, incapable aussi d'avoir la moindre pensée cohérente, je me mis en quête de quelque lecture susceptible de me changer les idées et de hâter la venue du sommeil. Dans l'espoir que les récits naïfs et chatoyants dont un souvenir confus m'était resté depuis l'enfance vaudraient le meilleur des narcotiques, je pris le volume des *Mille et une Nuits*. Je m'étendis et entamai ma lecture. [...] Je lus l'histoire qui ouvre le recueil, celle de Shéhérazade et du roi, avec une attention relâchée, puis je poursuivis, page après page. Mais soudain je sursautai. J'étais tombé sur l'étrange histoire de ce jeune homme qui voit un vieillard paralytique étendu au bord de la route, et à la lecture de ce mot « paralysé » tout mon être se mit à tressaillir comme sous l'effet d'une douleur aiguë. Une brusque association d'idées venait de toucher un nerf, à la manière d'un tison brûlant. Dans le conte en question, le vieillard paralysé lance au jeune homme un appel désespéré : il ne peut pas marcher, dit-il, et lui demande s'il ne veut pas le prendre sur ses épaules et le porter un bout de chemin. Et le jeune homme a pitié – pitié, pauvre idiot, pourquoi as-tu pitié ? pensai-je –, de fait, il se penche, plein de sollicitude, vers le vieillard et l'installe à califourchon sur son dos.

Or, ce vieillard qui semble désemparé est en réalité un djinn, un mauvais génie, un sorcier surnois, et à peine est-il assis sur les épaules du jeune homme que d'un geste brusque il enserme vigoureusement de ses cuisses nues et velues la gorge de son bienfaiteur, qui ne peut plus s'en défaire. Sans pitié, il fait du passant secourable sa monture, sans scrupules, sans la moindre compassion il frappe le jeune homme compatissant à coups de cravache, encore et encore, sans lui accorder de répit. Et le malheureux est contraint de porter son cavalier là où celui-ci l'exige, sa volonté, à partir de ce moment, ne lui appartient plus. [...]

Je m'arrêtai. Mon cœur battait comme s'il allait bondir hors de ma poitrine. Car, alors même que je lisais, j'avais soudain, dans une vision insoutenable, vu ce vieillard étranger plein de ruse, d'abord étendu par terre et ouvrant des yeux larmoyants pour supplier le jeune homme compatissant de lui venir en aide, et aussitôt après assis à califourchon sur le dos de sa victime. Il avait des cheveux blancs séparés par une raie, ce djinn, et portait des lunettes à monture dorée. Avec cette rapidité fulgurante avec laquelle seuls les rêves, d'ordinaire, sont capables de s'emparer d'images et de visages et de les mélanger, j'avais instinctivement prêté au vieillard du conte le visage de Kekesfalva et j'étais moi-même devenu en un éclair la malheureuse monture qu'il faisait avancer sous ses coups redoublés, je sentais même la pression autour de ma gorge d'une manière si physique que j'en eus le souffle coupé.